FEVRIER 1925 MONTREAL, CANADA 6e ANNEE, No. 4

LA REVUE MODERNE

REVUE MENSUELLE

PAYSAGE D'HIVER

PRIX: 25 SOUS

Jours d'autrefois à Ottawa

Par ALFRED DeCELLES, Fils

AU moment où l'on se prépare à célébrer, en 1926, le premier centenaire de Bytown, maintenant Ottawa, je me demande s'il n'y aurait pas intérêt à évoquer quelques souvenirs concernant cet endroit.

Comme on le sait, Ottawa peut difficilement rivaliser avec Montréal et Québec, au point de vue historique, son passé ne remontant qu'à une centaine d'années, tout au plus. N'empêche que le chercheur y trouve déjà de quoi l'intéresser, à mesure que les jours fuient.

Les vieux rochers de la falaise qui surplombent la " Grande Rivière " ont été les témoins silencieux d'une foule d'événements importants. N'ont-ils pas vu passer les sauvages de diverses tribus allant dans leurs canots d'écorce livrer des combats sanglants à leurs ennemis ? Les Outaouais, que les Français appelaient les " Cheveux Relevés ", sillonnaient, à tout instant, ce royal cours d'eau, et il en était ainsi pour d'autres nations. L'Ottawa, c'était la grande route vers " les pays d'en haut ", vers l'ouest ! N'ont-ils pas vu défiler devant eux l'illustre fondateur de la Nouvelle-France et ses hardis compagnons ? Puis, sont venus d'autres explorateurs courageux ! Des missionnaires intrépides ont passé à leur suite, porteurs de l'Evangile et de la civilisation ! De vaillants pionniers suivirent le sillage des frêles et primitives embarcations de leurs devanciers. Plus près de nous, les marchands et les négociants de toute sorte sont allés tenter fortune dans ces lointaines et mornes solitudes !

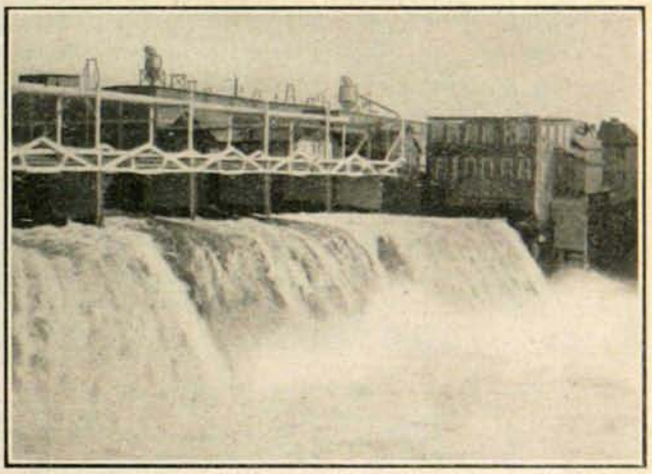
Champlain, dans ses *Voyages*, décrit d'une façon fort pittoresque cette partie de la rivière Ottawa, vis-à-vis laquelle, environ deux siècles plus tard, s'élèvera la modeste et primitive ville de Bytown. Citons la description que le grand explorateur fait de ces lieux. Pour quiconque les a visités, il est aisé de les reconnaître tant la topographie en est excellente.

" Le quatrième (jour de juin), dit-il, nous passâmes près d'une autre rivière (la Gatineau) qui vient du nord, où se tiennent des peuples appelés Algoumequins. . . "

" A l'embouchure d'icelle il y en a une autre qui vient du sud, (le Rideau) où à son entrée, il y a une chute d'eau admirable, car elle tombe d'une telle impétuosité de 20 ou 25 brasses de haut, qu'elle fait une arcade ayant de largeur près de 400 pas. Les sauvages passent dessous par plaisir sans se mouiller que du poudrin que fait ladite eau. Il y a une île au milieu de ladite rivière qui est, comme tout le terroir d'alentour, remplie de pins et de cèdres blancs. Quand les sauvages veulent entrer dans la rivière, ils montent la montagne en portant leurs canots et font demie lieue par terre. . . "

" Nous passâmes un Saut à une lieue de là, qui est large de demie lieue, et descend de 6 à 7 brasses de haut. Il y a quantité de petites îles qui ne sont que rochers âpres et difficiles, couverts de méchants petits bois. L'eau tombe à un endroit de telle impétuosité sur un rocher qu'il sy est caué par succession de temps un large et profond bassin, si bien que l'eau courant dedans circulairement et au milieu y faisant de gros bouillons, a fait que les sauvages l'appellent Asticou qui veut dire chaudière. Cette chute d'eau mène un tel bruit dans ce bassin qu'on l'entend de plus de deux lieues. . . "

A l'époque de sa fondation, la future capitale s'appelle Bytown, d'après le Colonel By, le constructeur du canal Rideau. Ce n'est que beaucoup plus tard, vers 1854, qu'elle figure sur la carte sous le nom d'Ottawa.

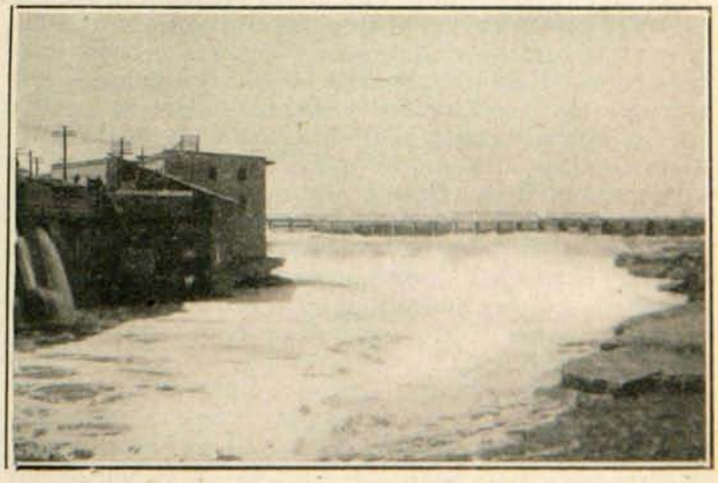


Une partie des chutes Rideau.

La ville n'a pour ainsi dire commencé à surgir de l'immense désert environnant qu'à partir du jour où l'on entreprit la construction des édifices du Parlement, quelques années avant la Confédération.

Dans les lignes qui suivront, je n'ai nullement l'intention de faire l'historique de notre cité et de ses fastes. Je me propose, tout au plus, de butiner parmi quelques souvenirs du temps jadis : vieilles constructions encore debout, mais dont la plupart tomberont fatalement sous les coups inexorables du pic du démolisseur ! Je me bornerai donc tout simplement à noter quelques souvenirs qui jalonnent son passé, et surtout à fixer, grâce à mon appareil photographique, l'image de quelque vieille bâtisse ou de quelque relique, rares témoins d'une époque à jamais évanouie !

Commençons donc notre pèlerinage en partant de l'ouest de la ville dans ce quartier qui porte générale-



C'est là que se trouve la célèbre chute Chaudière.

ment le nom de *Flats*, nom qui le caractérise plutôt bien. Cette région s'en va en pente douce jusqu'au bord de l'eau. C'est là que se trouve la célèbre chute Chaudière, qui apparaît toute blanche et gronde d'une façon monotone avant de se précipiter sous son pont. Hélas, elle n'est pas aussi tumultueuse que jadis, car un puissant barrage entrave maintenant sa course impétueuse. Toutefois, au printemps, à la crue des eaux, la cataracte retrouve encore une partie de ses mugissements d'autrefois !

C'est aux environs de cet endroit surtout que nos ancêtres de la future capitale vivaient alors les pages les plus dramatiques de leur histoire. A tout instant ils en venaient aux prises avec leurs terribles adversaires les " Chêneurs ". C'est au cours de ces luttes cruelles que le célèbre Jos. Montferrand, comme un autre DuGuesclin, frappait d'estoc et de taille !

Mais quels étaient au juste ces " Shiners " dont il a été si souvent question dans le passé ? Pour la plupart, c'était une bande " d'hommes de cage ", des Irlandais ligués contre les Canadiens-français de cette époque lointaine, et qui voulaient absolument les chasser du commerce du bois. C'est ce que nous apprend feu M. W. P. Lett, dans un ouvrage fort curieux écrit sur Bytown, en 1874. Citons le passage en question dans le texte même :

" A band of Irish raftsmen, who
" Were to each other always true,
" Combined together, war they made,
" To banish from the lumber trade
" All French-Canadian competition
" By dcoming it to abolition ;
" They made the wild attempt, at last,
" To extirpate poor Jean Baptiste...

Je me rappelle parfaitement, lorsque j'étais enfant, les terrifiantes histoires que me racontaient certains " voyageurs des pays d'en haut", au sujet de ces batailles qui se déroulaient souvent dans les environs de la Grande Chaudière et où les vaincus avaient pour sépulture les eaux turbulantes de la cataracte ! Nombreuses sont les légendes qui entourent ce lieu.

Dans un ouvrage très intéressant écrit en anglais sur la capitale par feu l'Hon. J. D. Edgar je trouve le passage suivant : " A quelques cents pieds à l'est de la Grande Chaudière, une partie des eaux de l'Ottawa tombent dans un abîme effrayant et mystérieux, connu sous le nom de Trou du diable (Devil's Hole).

Une merveille qui se rapporte à cet endroit, c'est la croyance populaire que ce trou est un gouffre sans fond. L'on croit également que tout objet, toute chose jetée dans cette ouverture disparaît, ou ne réapparaît seulement que deux milles plus bas dans la rivière où il existe un soulèvement intermitent des eaux près de l'embouchure de la Gatineau. Un vieux résident a raconté à l'auteur qu'il se rappelle que des garçons pêchaient dans ce trou avec 180 pieds de ligne munie d'un plomb de 2 livres et prenaient d'énormes poissons-chat de chenal. Il raconte aussi que lorsque l'on construisait les moulins à cet endroit, un cheval et une charette tombèrent dans le trou et disparurent. La charette revint à la surface à l'issue ordinaire, mais on ne revit jamais le pauvre cheval, la théorie étant qu'il avait été dévoré par les trop nombreux poissons-chat. Les moulins ont envahi les abords du " Trou du Diable ", et le passage sous le lit de la rivière a probablement été en partie obstrué par les fragments de roche et les débris qu'on y jeta, alors que l'on mina des chenaux et des passages artificiels."

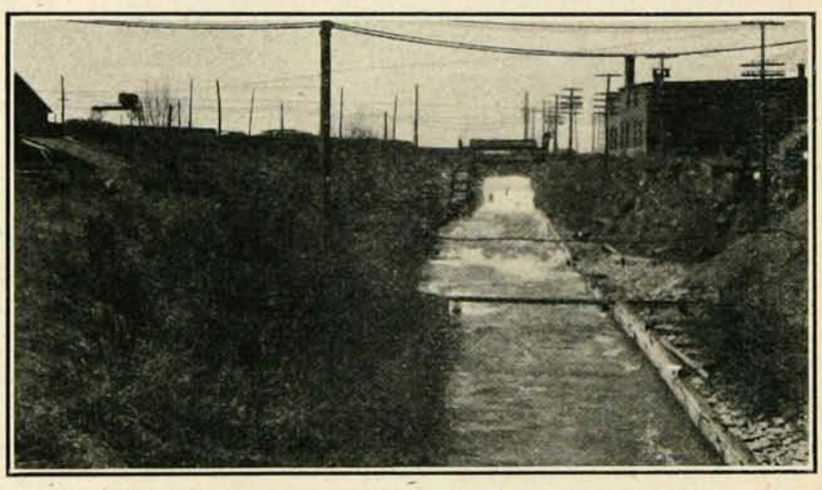
Bytown fut surtout un centre important pour le commerce du bois. Il fut également le grand rendez-vous des " voyageurs " qui partaient pour les " Pays d'en haut ".

Il y aurait un livre à faire sur les hardis bûcherons qui s'enfonçaient dans la forêt quasi impénétrable pour hiverner dans les camps. Que de chansons et de refrains nous devons à ces bardes de l'Ottawa supérieur ! Il me semble encore entendre l'un d'eux me chanter :

Voici l'hiver arrivé,
Les rivières sont gelées,
C'est le temps d'aller au bois,
Manger du lard et des pois.
Dans les chantiers nous hivernerons,
Dans les chantiers nous hivernerons.

Ces vers possèdent bien toute la saveur de ces temps primitifs où la vie des anciens " voyageurs " avait tant de panache et de pittoresque. Un simple couplet de chanson suffit pour jeter une vive lumière sur les mœurs de ces incomparables bûcherons. Cette poésie naïve est pour ainsi dire scandée à coup d'aviron. On y sent même la douce caresse des sombres flots de l'Ottawa.

Lorsque les " voyageurs ", ces gais lurons du temps d'autrefois, revenaient de leurs courses périlleuses et lointaines à travers les rapides, les cours d'eau et les forêts du nord, ils manquaient rarement l'occasion de venir se distraire dans l'hospitalière ville de Bytown.



Dès qu'on avait passé par cette espèce de canal.

" C'est dans la ville'de Bailtonne "
" L'à iousque j'ai'té faire un tour... "

Quand les trains de bois venant " d'en haut " étaient parvenus au dessus de la Chaudière les " voyageurs " faisaient une halte à cet endroit. Il fallait alors les réduire à des proportions : en " cribes ", pour passer par les " slides ", espèces de glissoires, afin d'éviter les eaux du terrible gouffre de la chute. Quand on avait passé par cette espèce de canal, opération assez délicate, les " hommes de cages " qui venaient de " sauter " assemblaient derechef les différentes parties du radeau et se remettaient en marche vers Montréal.

Après quelques instants de marche nous arrivons à la rue Wellington, près Queen. C'est dans cette section de la ville, en y incluant la rue Sparks, que nous rencontrons à ce point de notre promenade un certain

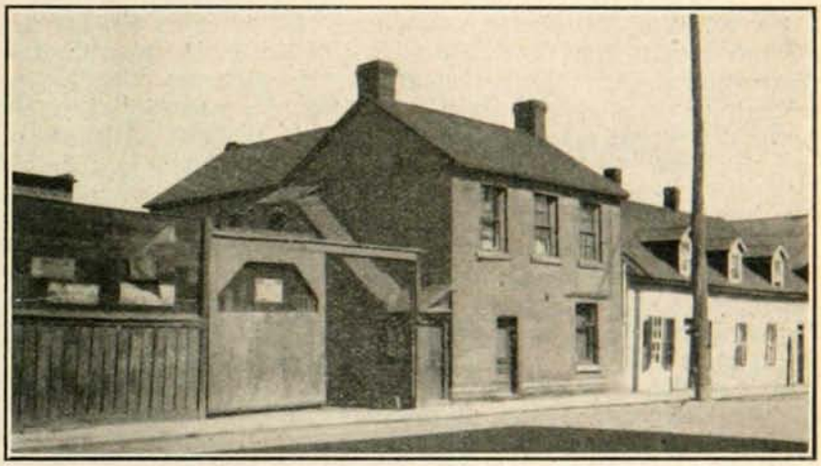
nombre de vieilles maisons. Jetons en passant un coup d'œil sur une ancienne demeure en pierre. Tout de suite son aspect nous transporte à une autre époque. On ne construirait plus comme cela aujourd'hui. Tout change et se transforme. C'est une évolution constante. Les changements en architecture le démontrent tous les jours. Cette antique résidence qui évoque presque le manoir a toute une histoire. Pendant de longues années on la disait hantée.

Dans une simple esquisse comme celle-ci, nous ne pouvons que mentionner un très petit nombre de monuments. C'est pourquoi nous voici déjà parvenus à la rue Sussex. Cette dernière voie que j'ai nommée, pour une partie du moins, se dirige à peu près du nord au sud. Suivons là donc dans la direction que nous indique l'étoile polaire.

Nous rencontrons un certain nombre d'anciens édifices parmi lesquels se trouvent le vieux musée, la cathédrale, l'Académie de la Salle, le couvent des Sœurs Grises, un des édifices des Archives (autrefois l'hôtel Goulden), Queen's Wharf, l'ancienne gare du chemin de fer "St. Lawrence & Ottawa Ry", Earnscliff (résidence Sir John Macdonald). rue Cumberland, près Clarence, on voit encore une modeste maison (jadis un poste de pompiers) qui fut dit-on le berceau de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa.

Comme on le voit, le champ est assez vaste pour tenter un archéologue. Ottawa possède encore plusieurs monuments dignes d'intérêt. Mais, comme ailleurs, le progrès et le développement de la ville en ont déjà fait disparaître un trop grand nombre.

ALFRED DECELLES, FILS.



On voit encore une modeste maison.

Superbe publication du Pacifique Canadien.—On sait avec quelle libéralité et avec quel goût sûr, le Pacifique Canadien annonce ses services de transport et fait connaître les beautés des districts qu'il dessert, par la publication des plaquettes multiples et variées, toutes plus artistiques les unes que les autres. Qu'il décrive les attraits d'une région au point de vue touristique, qu'il vante le confort et la rapidité d'un train ou d'un paquebot, ou bien qu'il annonce tout simplement un service nouveau, il n'hésite jamais devant la préparation des brochurettes souvent coûteuses et toujours attrayantes et instructives à feuilleter. Notre grande compagnie de transport a compris depuis longtemps que c'est là un moyen sûr de développer le goût des voyages chez les gens.

Mais le Pacifique Canadien vient de se surpasser aujourd'hui en publiant la luxueuse plaquette qui annonce la croisière autour du monde organisée à bord de "l'Empress of France" pour le commencement de l'année 1925. C'est un ouvrage d'une grande beauté, presque exclusivement composé de reproductions en couleurs de scènes qui évoquent dans le genre ultra-moderne, le charme exotique du nord de l'Afrique, de l'Inde, de Java, de la Chine, du Japon et des Antilles. L'auteur de ce travail artistique, M. R. Holling de Chicago, connaît à fond le coloris oriental et il a su donner à son œuvre le ton qui le caractérise. La "grande muraille de Chine", le "masque chinois", "l'éléphan hindou", le "Nil", le mosquée d'Omar" et le "cavalier algérien" sont de véritables tableaux futuristes, mais dont l'ensemble, grâce au choix heureux des couleurs, est bien fait pour plaire à l'œil du critique averti.

"Around the World" est une publication dispendieuse dont la distribution est strictement limitée aux passagers possibles pour cette croisière. Nous ne pouvons qu'offrir nos félicitations au département qui a vu à la préparation de cet ouvrage unique et qui constitue une initiative hardie dans le domaine de la publicité ferroviaire et maritime.

La Guérison des Maladies.—C. F. Ramuz, né en Suisse, dans le petit village de Cully (canton de Vaud), est un des écrivains français les plus originaux de notre époque.

Pourtant il était encore presque inconnu du public français, lorsque l'an dernier il faillit obtenir le Prix des Méconnus avec sa "Guérison des Maladies"; depuis lors un grand nombre de lettrés et de curieux attendent avec impatience la réédition annoncée de ce livre.

C'est celle-ci que présente la Librairie Grasset: elle est d'ailleurs plus un inédit qu'une réimpression, tant l'auteur, toujours insatisfait, a tenu à revoir son œuvre, l'a corrigée et remaniée, dans le fond et la forme.

D'ailleurs la première édition de "La Guérison des Maladies" parue aux Cahiers Vaudois, avait été tirée seulement à 600 exemplaires.

Ce livre poignant, magnifique illustration de l'une des plus belles croyances catholiques, était donc resté ignoré, bien qu'il fût l'une des œuvres maîtresse de C. F. Ramuz.

Communiqué.—La Société des Postes, qui a son principal siège à Québec, a fait dernièrement le choix des juges qui seront appelés à se prononcer sur la valeur des poèmes soumis au concours qu'elle a organisé l'été dernier et qui doit prendre fin le 1er novembre prochain.